

— Hier encore, il nous parlait de vous... de sa Clotilde qu'il aimait tant...

— Mon père !... Mon pauvre père ! sanglota la jeune femme.

— Il se demandait avec inquiétude, si vous étiez heureuse à Paris, et sa plus grande joie aurait été de vous revoir.

— Pendant que je vous écris à la hâte ces quelques lignes, il est là sous mes yeux, et son visage est si calme que l'on croirait qu'il dort...

— Il dort bien, en effet, mais pour toujours, le pauvre cher ami !...

— J'ai pu faire retarder d'un jour les funérailles pour vous laisser le temps de venir.

— Hâtez-vous donc si vous voulez le revoir encore une fois, et lui dire un dernier adieu.

— A bientôt.

— Votre bien sincère ami,

“ VINCENT GERROIS. ”

Ce cercueil là-bas !... Ce berceau vide ici !... La jeune femme resta atterrée.

Et cette phrase de la lettre, qui sans cesse lui revenait, était pour elle une atroce torture :

— J'ai pu faire retarder d'un jour les funérailles pour vous laisser le temps de venir.

Et comment partirait-elle ?... Avec quel argent, quand il ne lui restait plus rien, plus rien !...

— Car il n'y a pas à dire, s'écria-t-elle tout haut avec un geste de profond accablement, je n'ai plus rien... j'ai tout vendu... tout engagé !... Rien !... plus rien !... Oh ! c'est affreux !... c'est affreux !... O pauvreté !...

Et, toute la journée, elle resta accoudée sur sa table, le front dans ses mains, immobile comme une statue de pierre, et sa pensée ne quittant sa fille que pour aller vers son père... vers ce vieillard qu'elle avait si tendrement, si pieusement aimé...

Il était mort !... Elle ne le reverrait plus !... Et quand elle retournerait au pays natal, — si jamais elle y retournerait, si elle ne mourait pas bientôt, elle aussi ! — la petite maison qui avait été la leur... la petite maison et le grand jardin où dormaient tant de chers souvenirs, endettés, criblés d'hypothèques, appartiendraient à des étrangers !...

Et ce rêve si sombre, ce rêve si tragique, qui durait depuis des heures, continuait.

Clotilde se revoyait maintenant en deuil, courant le cachet, donnant des leçons si mal payées que, pour arriver à pouvoir vivre, elle était obligée de passer la moitié des nuits à des ouvrages d'ouvrière... des ouvrages qui, le plus souvent, lui rapportaient à peine l'huile qu'elle brûlait et où sa misère était encore honteusement, ignoblement exploitée...

Puis le temps avait passé, des années s'étaient écoulées, la laissant toujours dans la même situation précaire et dans la même profonde tristesse...

Depuis longtemps elle avait quitté le petit hôtel de la rue Montorgueil, qui lui rappelait tant d'affreux souvenirs, et elle était venue habiter tout près du Luxembourg, dans une petite rue paisible et tranquille comme une rue de province.

Et c'était là, dans le magnifique jardin du Luxembourg que, souvent, elle venait s'asseoir l'après-midi, toute lasse et toute brisée de ses longues courses à travers Paris.

Mais si elle aimait cet endroit-là, c'était à cause des enfants... des petites fillettes surtout, dont elle suivait les jeux avec des yeux humides de larmes.

Car elles lui rappelaient la petite abandonnée... sa petite Suzanne qui, maintenant, devait être grande et belle aussi !...

Et avec une angoisse qui la rendait toute pâle, elle se demandait ce que la pauvre enfant faisait à cette heure.

Était-elle heureuse aussi ?... Et si elle connaissait déjà son abandon, ne maudissait-elle pas sa mère ?

Et la douleur qu'éprouvait alors Clotilde était parfois si poignante, qu'elle était obligée de baisser son voile, pour ne pas laisser voir qu'elle pleurait.

Mais un jour, chose étrange, tous ses chagrins et toutes ses tristesses se dissipèrent sans qu'elle eût pu dire la cause du changement qui venait de se faire en elle...

Était-ce une illusion qu'elle voulait se faire ? était-ce une chimère dont elle était heureuse de se bercer, mais elle avait non seulement le pressentiment, mais comme la certitude qu'elle touchait enfin au terme de ses souffrances, et qu'une autre existence allait commencer pour elle.

Et cette pensée qui ne la quittait plus la rajeunissait et mettait sur son visage un reflet de joie... un reflet de bonheur.

Un matin surtout, elle se sentit le cœur si gai... si plein d'espérance qu'elle en resta toute surprise.

— Je suis folle ! se dit-elle. On croirait que c'est aujourd'hui que le bonheur que j'attends va venir !

C'était un beau dimanche plein de soleil... un beau dimanche où le ciel semblait en fête.

Elle s'était levée de bonne heure, et elle venait de faire son petit ménage, quand elle entendit un pas lourd monter l'escalier.

Elle écouta, puis se redressa, tout étonnée.

Le pas se rapprochait et l'on n'était plus qu'à quelques pas de sa porte.

C'était bien chez elle que l'on venait.

Mais qui donc ?

Elle ne recevait jamais personne...

Et, soudain, deux coups secs la firent tressaillir.

— Le facteur ! cria une grosse voix.

Et la porte ouverte, un facteur s'arrêta sur le seuil, un petit registre dans une main et, dans l'autre, une large enveloppe jaune fermée par cinq cachets de cire rouge.

— Mademoiselle Clotilde Didier ?

— Oui, c'est moi.

— Une lettre recommandée...

Et le facteur entra, ouvrit son registre qu'il étala sur la table, puis posant le doigt en bas d'une page :

— Signez ici, dit-il.

La main un peu lourde, car une grosse émotion venait de la prendre, Clotilde signa.

— Merci ! dit le facteur en empochant le pourboire qu'elle venait de lui donner.

Et il sortit.

Clotilde avait prit la lettre et demeurait toute saisie, car dans un angle de l'enveloppe elle venait de lire : *Etude de Me Henri de Clairfeu, notaire, 77, rue de Rivoli, Paris.*

Et cette lettre était bien pour elle... c'était bien à Mlle Clotilde Didier qu'elle était adressée...

— Que peut bien me vouloir ce notaire ? pensa-t-elle en déchirant vivement l'enveloppe.

Et, à demi-voix, elle lut :

“ Mademoiselle,

“ Je vous prie de vouloir bien passer demain lundi, de toute urgence, en mon étude.

“ J'ai à vous faire sans retard une communication de la plus haute importance.

“ Veuillez agréer, mademoiselle, etc... ”

“ HENRI DE CLAIRFEU. ”

Toute cette journée-là, Clotilde vécut dans une sorte de fièvre bien facile à comprendre, ne cessant de se demander quelle pouvait bien être cette communication de la plus haute importance qu'avait à lui faire ce notaire.

Aussi, le lendemain, ne manquait-elle pas de se rendre au rendez-vous que lui avait assigné M^re de Clairfeu, et comme en entrant dans l'étude elle déclinait son nom, son étonnement de plus en plus augmenta, non seulement en constatant avec quel air empressé on l'accueillait, mais encore en s'apercevant de l'étrange attitude des clerks qui ne cessaient de la regarder comme une bête curieuse en se chuchottant tout bas.

Et la jeune femme, tout interdite, se demandait encore quel était ce mystère, quand, un homme jeune encore et très élégant, M^re de Clairfeu, à qui on avait été l'annoncer, parut sur sur le seuil de son cabinet.

— Mademoiselle Clotilde Didier ? demanda-t-il en s'inclinant profondément.

— Oui, monsieur.

— Je vous attendais, mademoiselle. Veuillez, je vous prie, vous donner la peine d'entrer...

Puis la porte du cabinet refermée sur eux, le notaire s'empressa d'avancer un siège à Clotilde ; puis, s'asseyant lui-même dans le grand fauteuil placé devant son bureau, il la regarda à son tour pendant quelques secondes du même regard curieux que ses clerks avaient eu tout à l'heure.

Puis enfin, s'emparant d'un dossier qui était ouvert devant lui :

— Vous êtes bien, dit-il, mademoiselle Didier, fille de Jean-Louis Didier et de Marie Madeleine Rousseau ?

— Oui, monsieur.

— L'un et l'autre sont décédés ?

— Oui, monsieur.

— Et vous étiez leur unique enfant ?

— Oui, monsieur.

Et Clotilde ne pouvait s'empêcher de penser :

— Pourquoi toutes ces questions ?... Où veut-il en venir ?

— Vous n'ignorez pas, reprit le notaire, que Madame votre mère avait un frère de quelques années plus âgé qu'elle ?

— Oui, mon oncle Silvain, répondit vivement Clotilde.

— C'est cela !... Honoré-Silvain Rousseau...

— Mais je ne l'ai pas connu...

— En effet, car il y a plus de quarante ans qu'il s'était expatrié...

— Oui, je sais qu'il avait quitté la France très jeune encore...

— C'était, d'après les renseignements que j'ai sur lui, un homme très actif, très intelligent et d'un caractère très aventureux. Il était,